L'INSTITUTRICE.

Après avoir, tout enfant, perdu son père, Claire Derboy, à l'âge où la vie sourit aux jeunes filles, se vit enlever, presque subitement, une mère qui était l'unique soutient qu'elle possédât au monde.

Au sortir d'un bal où elle avait accompagné sa fille, Mme Derboy contracta la pneumonie qui, en huit jours, la devait terrasser.

Toute la soirée, Claire avait valsé avec son fiancé, Jacques Frigal, un jeune avocat, qu'avaient mis en relief quelques plaidoiries adroites et chaleureuses prononcées au cours d'affaires criminelles qui angoissèrent Paris.

Une douce ivresse dilatait son cœur; autour d'elle, comme un encens, flottaient des murmures d'admiration; aux glaces des salons se reflétaient sa silhouette élégante et pomponnée, son visage délicat, pétri de grâce mutine, et elle se souriait, heureuse de se savoir belle: de caressantes musiques la berçaient, et Jacques lui décernait des compliments qui charmaient à la fois son âme et sa vanité. Elle ne songeait qu'à son bonheur, s'appuyant sans arrière-pensée au bras de celui qu'elle avait choisi pour la protéger à travers l'existence.

Mais ce bonheur qui lui apparaissait si certain, si solide, si durable, devait, en quelques heures, s'effondrer comme un château de cartes.

Dans la même nuit, Mme Derboy ressentait les premières atteintes de son mal. Et c'avait été une semaine d'épouvantables tortures morales, d'alternatives de confiance et de découragement

Claire déploya le plus fervent dévoûment: sans prendre une minute de repos, ne quittant pas le chevet de sa mère, elle lutta pied à pied contre la mort. Le jour où, malgré le soin que le médecin prenait de lui dissimuler la vérité, elle comprit qu'on ne conservait plus aucun espoir, il lui parut qu'un miracle se produirait. Et quand vint l'instant fatal, elle ne voulut pas encore se rendre à l'évidence.... Sa raison refusa de sonder l'étendue de son malheur, et, pendant huit jours, à demi folle, elle demeura assise auprès du lit où sa mère avait rendu le dernier soupir, l'appelant comme si elle y reposait toujours.

A la mort de son mari, Mme Derboy était restée presque sans fortune. Pour vivre et pour élever sa fille, elle avait d'abord donné des leçons de piano. Puis, comme elle écrivait avec élégance et facilité, elle avait songé à composer des romans pour les magazines, et il s'était trouvé que ses ouvrages avaient plu par leur grâce émue et leur style pittoresque. Le succès, peu à peu, lui était venu, et l'argent.

Mais elle n'avait pas tardé à se laisser griser par les louanges, et elle avait eu l'ambition de jouer un rôle brillant dans la société parisienne. Sa maison devint le rendez-vous de belles oisives qui formèrent sa cour, et de parasites qui, pour un dîner, la flattèrent chez elle et, au dehors, colportèrent des médisances. Les journaux mondains parlèrent de son salon avec déférence: on y tenait bureau d'esprit et de potins.

Tout ce que gagna Mme Derboy passa en toilettes et en réceptions. Emportée dans le tourbillon d'une vie fastueuse, elle ne pensa pas au lendemain. Cependant, le monde la croyait riche, et Claire elle-même s'illusionnait sur la fortune maternelle.

A plus forte raison les coureurs de dot devaient ils se laisser prendre à ces dehors trompeurs. Ambitieux, possédant le scepticisme et l'égoïsme presque inconscients de ces jeunes gens de la nouvelle génération qu'on a appelés les arrivistes, Jacques Frigal avait pensé qu'en épousant Claire il se procurerait, grâce aux relations de sa mère et à la fortune qu'il lui supposait, le moyen de se lancer dans la politique.

Quand il apprit que Claire, les dettes de sa mère payées, se trouvait pour ainsi dire sans un sou, le fiancé se demanda s'il tiendrait ses engagements. Certes, il eût été généreux d'épouser Claire: il savait que la jeune fille l'aimait et qu'elle était plus que digne de lui. Mais parviendrait-il, avec une femme pauvre, à la position qu'il convoitait? Puisqu'il fallait que l'un d'eux se sacrifiât, pourquoi serait-ce plutôt lui? Claire ne risquait rien: lui, risquait son avenir. Il se dit, par manière d'excuse, que les nécessités de la vie paralysent les meilleurs élans du cœur, accorda à Claire quelques regrets fugitifs, et, à ce moment, ne se crut pas très coupable en l'abandonnant.

Par l'intermédiaire d'une ancienne amie de sa mère, Claire obtint une place d'institutrice.

Elle fut chargée de perfectionner dans la connaissance du chant, du dessin et surtout de la syntaxe Mlle Jeanne de Vernoires, qui réalisait le type de la jeune fille ultra-moderne que les auteurs contemporains ont mis à la scène.

Enfant gâtée, dont l'éducation avait été abandonnée aux mercenaires, elle n'avait pas eu, comme le sentiment moral, les précieux conseils d'une mère, car Mme de Vernoires, frivole et amie des plaisirs, s'occupait plus de ses toilettes et de ses dîners que de sa fille. Quant à son père, il vivait plus à son cercle que chez lui.

Dans ces conditions, Jeanne de Vernoires se trouvait quelque peu excusable d'être mal élevée.

Insouciante, fantasque, d'allures libres, affectant même un laisser-aller qui devenait choquant, peu ferrée sur les règles des participes, mais connaissant beaucoup de choses qu'elle eût dû ignorer, impérieuse, fière, ne fréquentant que des jeunes filles aussi évaporées qu'elle, Jeanne jouait à la miss américaine, héritière d'un roi du pétrole quelconque.

Tout ce qui était extravagant la charmait. Ses toilettes excentriques la faisaient prendre, dans la rue (ce qui peut-être ne lui déplaisait pas), pour une personne légère. Elle avait une automobile peinte en rouge qui, de loin, ressemblait à un énorme crustacé, qu'elle conduisait elle-même, et dans laquelle, avec ses amies, elle faisait des promenades aux environs de Paris.

On l'avait vue arborer, en des bals travestis, des déguisements peu en rapport avec la modestie et la pudeur qui siéent à son sexe. Elle parlait avec de grands éclats et de grands gestes, ne se gênant point pour employer des locutions d'argot boulevardier entendues au théâtre ou au fumoir de son père.

Naturellement, Claire ne pouvait que se déplaire en la société de cette jeune fille dont le caractère différait si totalement du sien, et il fallait qu'elle eût besoin de gagner sa vie pour demeurer dans cette place. Elle eût souhaité une calme maison où elle eût évoqué tout à son aise la mémoire de la chère disparue, et qui eût été, pour ainsi dire, en harmonie avec sa douleur.

Et cette douleur était chaque jour inconsciemment insultée par la folle Jeanne, qui étourdissait son institutrice de bavardages légers, où il n'était question que de chiffons, et lui dictait, pour ses amies, des lettres farcies de vains commérages.

Quant aux leçons, Jeanne s'arrangeait pour qu'elles fussent aussi rares que possible. Elle était incapable de s'appliquer à aucun travail sérieux.

—Bah! disait-elle à Claire, qui l'exhortait timidement à se réconcilier avec la syntaxe, ce n'est pas parce que je me ferais «coller» sur le participe suivi d'un infinitif que ça m'empêchera de trouver un mari. Et puis, qui s'en aperçoit? Vous seulement! Je fais des boucles capricieuses à la fin des mots et le tour est joué!

Claire suivit à Nice Mlle de Vernoires. Ses parents possédaient sur la Côte d'Azur une somptueuse villa.

—Claire, lui dit-elle, le lendemain de son arrivée, il va falloir que je me résoude.... est-ce bien résoude qu'on dit?

—Non, mademoiselle, on dit, au subjonctif, que je me résolve, car le verbe....

—Bien, bien... Ça suffit... Que je me résolve à une corvée ennuyeuse.... Je suis fiancée, et je serai obligée de répondre aux lettres de mon futur.... Vous savez que je déteste écrire: vous me ferez mes brouillons.... A propos, vous ignoriez que j'étais fiancée.... Ça s'est décidé si rapidement, en plein brouhaha de départ, que je n'ai pas encore eu le temps de vous en avertir.... Il est très gentil, mon fiancé.... Mais vous ne l'avez jamais vu.... C'est bien fait pour vous: vous ne voulez jamais descendre au salon.... Avec votre manie de vous calfeutrer dans votre chambre....

—Mademoiselle, mon deuil....

—Oui, oui, c'est vrai.... Je n'y pensais plus.... Mais qu'est-ce que je vous disais donc? Ah! oui, mon fiancé est très gentil.... Ce qui me plaît surtout, en lui, c'est qu'il est très débrouillard... Voyez-vous, aujourd'hui, il faut être pratique.... Et je suis persuadée qu'il est armé pour le combat de la vie, et solidement armé.... C'est un avocat....

—Un avocat! ne put s'empêcher de murmurer Claire, chez qui ce mot évoquait de mélancoliques souvenirs.

—Oui, un avocat.... Il a même l'intention de s'occuper de politique, et je suis certaine qu'il arrivera à y faire son chemin. Son élection est du reste assurée.... Vous verrez, je serai femme de ministre avant dix ans d'ici....

—Je vous le souhaite....

—Enfin, vous allez me faire mon premier brouillon.... Tenez, voici la lettre que j'ai reçue ce matin.... Vous mettrez ce que vous voudrez....

Et Jeanne s'enfuit, dans un frou-frou joyeux, une chanson aux lèvres....

Heureusement, car Claire avait à peine jeté les yeux sur la missive que venait de lui tendre Jeanne, qu'elle se laissa choir, défaillante, dans un fauteuil.

Elle avait reconnu l'écriture de Jacques Frigal, l'écriture de celui qui, au temps où il la croyait riche, avait demandé sa main!

Cependant, par un effort de volonté stoïque, elle parvint à maîtriser ses nerfs, et, recommandant son âme à Dieu, le supplia de lui accorder le courage de supporter cette nouvelle épreuve.

Presque chaque jour, Claire dut composer pour Jacques une épître où elle l'assurait de la sincérité de son attachement.

Ce lui fut, les premières fois, le pire des supplices. Et vraiment, le sort lui apparaissait trop cruellement injuste. Ainsi, c'était elle qui avait voué à Jacques la plus pure et la plus sincère des tendresses, c'était elle que l'on repoussait, tandis que cette Jeanne, sottement élevée, incapable d'un sentiment profond, sans cœur ni sans cervelle, et qui ne souhaitait d'épouser l'avocat que pour se procurer des satisfactions de vanité, était adulée et peut-être aimée. Enfin comble d'infortune, le hasard du destin contraignait Claire à servir les intérêts de sa rivale.

Peu à peu, elle goûta, dans l'excès même de son malheur, une sorte de consolation.

En écrivant à Jacques les lettres qu'elle eût pu lui adresser, s'il n'avait point rompu ses engagements, elle vécut parfois de délicieuses heures dans la pensée qu'elle était la vraie fiancée.

Cette illusion éclaira comme d'un rayon de soleil sa pauvre vie meurtrie.

Les compliments que Jeanne recevait, elle en prit sa part.

D'ailleurs, ne les méritait-elle pas entièrement, puisque c'étaient les lettres dictées par son cœur qui les provoquaient?

Puisqu'elle ne serait jamais l'épouse de celui qu'elle n'avait point cessé d'aimer, il lui était doux, infiniment, de songer que, sans s'en douter, c'était elle qu'il aimait, et qu'il n'aimait de Jeanne qu'une apparence, qu'un masque.

La douloureuse sacrifiée se contentait de cette bénigne revanche.

Au surplus, nulle haine ne l'animait contre Jeanne.

Elle se répétait que le sort avait été seul coupable, et que la jeune fille ne pouvait être rendue responsable de ce que Jacques était venu demander sa main.

Et son amour, réveillé par cette correspondance qui lui apportait des joies trempées de larmes, cherchait à l'avocat mille excuses. Car les femmes ont des trésors d'indulgence pour ceux qu'elles aiment, même quand ils les font souffrir.

«Il a été perverti par de mauvais conseils, se répétait-elle. Il a trop entendu répéter autour de lui que le seul but de l'existence était d'arriver, le plus vite possible, et selon la maxime: la fin justifie les moyens, à se créer une position. Si son cœur n'était pas soumis à des influences pernicieuses, il resterait bon et naïf.»

Un jour, Jeanne reçut la lettre suivante, qui jeta un grand trouble dans l'âme de l'institutrice:

Ma chère fiancée,

«Il faut que je vous fasse un aveu bizarre, et je ne sais comment m'y prendre pour vous l'exprimer.

«Allons droit au but: figurez-vous, ma chère Jeanne, que j'étais loin de m'attendre à recevoir des épîtres pareilles à celles que vous m'adressez. Oui, et je vous en demande pardon, à vous voir, à Paris, si délicieusement gaie, si adorablement moqueuse, jamais je n'aurais supposé que votre âme pût recéler de si précieux coins de rêve, et qu'un jour vous me donneriez ces conseils avisés qui sont pour moi d'un puissant réconfort.

«Je vous avais méconnue, ma chère fiancée, et je m'en accuse aujourd'hui, afin de mendier votre pardon.

«Mille qualités me charmaient en vous, et voici que chaque jour vous m'en découvrez de nouvelles.

«Ah! combien je me juge indigne de vous, et combien, devant tant de pureté, tant de bonté, tant d'élévation de pensée, je me sens devenir meilleur.

«Oui, moi qui étais un sceptique, je suis maintenant un croyant, car vous m'avez révélé la vertu.

«Je bénis le jour où je vous ai rencontrée, car je comprends que vous serez mon égide et mon ange gardien. Grâce à vous, je pourrai supporter toutes les épreuves, grâce à vous je trouverai des forces pour lutter contre mes ennemis, et pour repousser l'assaut des tentations néfastes.

«Et je ne cesse de remercier Dieu de vous avoir placée sur mon chemin.

«Respectueusement, je vous baise les mains.»

«JACQUES FRIGAL.»

Quand Jeanne eut fait lire ces lignes à Claire, elle s'écria joyeuse:

—Non, mais croyez-vous qu'il est simple! Voilà qu'il se met à m'aimer d'après vos lettres! Au fond, voyez-vous, c'est vous qu'il aime, Claire....

C'est drôle, j'ai l'intuition que vous auriez fait un très bon ménage, tous les deux....

«Ainsi, pensait l'institutrice, j'ai rendu un bien triste service à Jacques. Je n'aurais pas dû accepter ce que me proposait Mlle de Vernoires. Jacques maintenant se croit aimé d'elle tout autrement qu'il ne l'est réellement. Il attend un bonheur qui ne se réalisera jamais. Il sera malheureux par ma faute. Hélas, je n'ai même pas le droit de le prévenir: ce serait, vis-à-vis de sa fiancée, une trahison. Ah! pourquoi ai-je consenti à me charger d'une pareille besogne?»

Et Claire commença à croire que le ciel n'écoutait pas ses prières.

Jacques fut élu député.

Il avait été convenu qu'aussitôt son élection terminée, il viendrait se reposer quelque temps auprès de sa fiancée, à Nice, où l'on réglerait la date du mariage.

Il arriva quatre jours plus tôt qu'on ne l'attendait, absolument à l'improviste.

A peine avait-il franchi la grille de la villa qu'il rencontrait dans le parc, Jeanne et Claire.

—Comment! c'est vous! s'écria Jeanne. Mais vous auriez bien pu prévenir! C'est ridicule!

Claire, devenue soudain d'une pâleur de morte, s'appuya à un arbre.

—Oui, c'est moi, fit Jacques vivement.

—Que signifie ce ton? Vous n'êtes guère poli, mon cher....

—Qu'est-ce que c'est que ce brouillon de lettre?

Et Jacques tendit un papier à Jeanne.

Mlle de Vernoires eut un sursaut nerveux, puis, gaiement:

—Et c'est pour cela que vous avez devancé votre voyage! Je vais satisfaire votre curiosité: j'avais une migraine intolérable, et pour ne point vous priver une seule fois de ma prose, j'ai prié mademoiselle, qui est mon professeur de chant et de dessin, de me faire un brouillon, et, par étourderie, j'aurai inséré, dans l'enveloppe, ce maudit brouillon à la place de la lettre.... Ce n'est pas un cas pendable, certes....

—Ce ne serait pas grave si vous n'aviez employé qu'une fois cette supercherie. Mais je suis certain que vous n'en étiez pas à vos débuts... Oh! il est inutile de protester.... Je comprends maintenant mes étonnements! Non, ce n'était pas vous qui étiez capable de m'écrire de pareilles lettres! Ce brouillon qu'un bienheureux hasard vous a fait m'adresser a été pour moi un trait de lumière... Ah! j'ai reconnu tout de suite l'écriture....

—Comment! vous avez reconnu l'écriture de Claire? s'écria Jeanne stupéfaite.

—Oui, et vous allez savoir pourquoi tout à l'heure. Je me suis renseigné, et j'ai appris alors que Mlle Derboy était votre institutrice. Et la vérité m'est apparue: les belles lettres que vous m'envoyiez n'étaient pas votre œuvre... Pour vivre, cette pauvre enfant était obligée de vous servir de secrétaire... Ah! Claire, je me rends compte de ce qu'a pu être votre supplice.... Et je me suis dit que vous m'aimiez encore.... J'ai eu de grands torts envers vous....

—Mais enfin, où voulez-vous en venir? interrompit Jeanne.

—Attendez.... Oui, Claire, j'ai eu de grands torts envers vous, et je ne sais si je pourrai jamais les réparer.... Ces lettres par lesquelles, je le saisis maintenant, vous vous donniez l'illusion d'être aimée, m'ont ouvert de nouveaux horizons, ont opéré en moi une transformation. J'ai aimé saintement celle qui les écrivait. Et je suis plus près de vous aujourd'hui.... Claire, pour moi vous êtes toujours ma fiancée.... Voudrez-vous encore être ma femme?

—Oui, balbutia Claire timidement, le cœur gonflé de joie.

—Mademoiselle de Vernoires, prononça gravement Jacques, je vous présente celle qui sera ma femme. Au temps où Mlle Derboy n'était point institutrice, elle fut ma fiancée. J'ai commis le crime, le mot n'est que trop juste, de ne point tenir ma parole lorsqu'elle se trouva orpheline et pauvre. Je bénis Celui qui me permet de racheter une si lourde faute.

—Soyez heureux, dit Jeanne, qui essaya de plaisanter pour masquer son dépit. Jacques et moi, nous ne nous serions pas entendus: il n'est qu'un sentimental.

—Je redeviens un honnête homme, répondit Jacques.

UN MARABOUT

Un jour de l'année 1849, je me promenais, accompagné d'un interprète des bureaux arabes, aux environs de Tlemcen, du côté de la frontière du Maroc. Le soleil faisait resplendir au loin les sommets arides et dénudés des montagnes, tandis qu'au fond de la vallée que nous suivions régnait une fraîcheur délicieuse, sous l'ombrage des myrtes et des orangers, des grenadiers et des chênes-liège.

Tout à coup, au détour du sentier, apparut devant nous une petite construction carrée surmontée d'un dôme, le tout blanchi à la chaux. Devant la porte, très basse, était assis, les jambes croisées sous lui, un vieillard à longue barbe blanche, ayant l'aspect d'un centenaire. Ce vieillard était en train de chanter sur un air monotone une chanson mélancolique en s'accompagnant d'une derbouka, espèce de pot de terre recouvert d'un morceau de parchemin sur lequel le chanteur frappe de la main en cadence.

En nous apercevant, le vieil Arabe suspendit son chant et échangea quelques paroles de salut avec mon compagnon, en portant en même temps la main droite sur son épaule. Puis il se remit à psalmodier sa chanson, de sa voix nasillarde et chevrotante. Nous lui jetâmes chacun une pièce de monnaie qu'il reçut dans un pan de son burnous, noir de crasse, tout effiloqué et au moins aussi vieux que lui, et nous continuâmes notre promenade.

—C'est un marabout, me dit l'interprète.

Marabout, en arabe, signifie saint, et l'on appelle également marabout le petit temple, ou mosquée en miniature, qui sert d'habitation au saint. Le marabout est aux musulmans ce que l'ermite était autrefois aux chrétiens.

—L'histoire de ce vieillard, dont personne ne connaît l'âge, et qu'on a toujours vu ici, est tout ce qu'il y a de plus touchant et de plus dramatique dans sa simplicité. Cette histoire se raconte partout jusque dans le Maroc, comme une légende, dit l'interprète.

Je t'en prie, raconte-la moi, lui demandai-je.

—Très volontiers, me répondit-il. L'aspect de ces montagnes ajoutera pour toi à l'impression du récit.

En ce temps-là, tout le pays auour de Tlemcen était tellement infesté de brigands, venus la plupart du Maroc, qu'un jour le caïd se vit dans la nécessité d'envoyer contre eux des troupes qui finirent, après maintes escarmouches sanglantes, par en délivrer la contrée et faire prisonniers plusieurs de leurs chefs qui furent amenés devant le cadi, jugés et immédiatement décapités.

Parmi eux, s'en trouvait un, appelé Abd-Allah, qui fut condamné seulement à avoir la main droite tranchée, par égard pour son fils Ben Ahmed, officier dans l'armée turque. Un cruel hasard avait voulu que, précisément, ce jour-là, Ben-Ahmed commandât le détachement de service au tribunal. Cet officier jouissait d'une estime très grande, non seulement dans l'armée, mais encore aux yeux de tous les fonctionnaires civils.

—Ton père est un grand coupable, Ben-Ahmed, lui dit le cadi, mais en considération de tes mérites, je n'ai pas voulu le condamner à mort. Il aura seulement une main coupée dans le lieu ordinaire de ces sortes d'exécutions. Je t'autorise à lui porter tes consolations et à lui bien redire que c'est à toi seul qu'il doit de ne pas perdre la vie.

—Grâces te soient rendues, Sidi, pour une telle faveur, mais j'en ai une beaucoup plus grande à te demander....

—Plus grande! c'est impossible! Sans doute, tu voudrais la grâce entière de ton père; c'est un sentiment que je comprends: il est d'un bon fils et tout à fait digne de toi; mais je ne pourrais, sans commettre la plus révoltante injustice, accéder à tes affectueux désirs. Songe, Ben-Ahmed, que les crimes d'Abd-Allah ne sont ni moins nombreux, ni moins odieux que ceux de ses compagnons, et que ces crimes abominables exigent une expiation.

—C'est également mon avis, Sidi; aussi n'est-ce pas la grâce de mon père que je viens solliciter, mais, au contraire, la faveur d'exécuter moi-même la sentence que tu as prononcée contre lui.

—Toi?

—Oui, moi! Sidi.

—Abd-Allah n'est donc pas ton père?

—Si, mais je ne me regarde pas comme son fils, et je veux saisir cette occasion de donner au prince une preuve éclatante de mon dévouement et de mon zèle pour son service.

—Malheureux! tu n'as donc jamais réfléchi à ce que l'enfant doit à l'homme qui, après lui avoir donné la vie, l'a nourri, élevé, protégé dans son enfance, soutenu dans sa faiblesse: Tu ne comprends donc pas que, si criminel que soit un père, son enfant doit être le premier à le défendre, à l'excuser, à lui pardonner....Crois-moi, Ben-Ahmed, ta raison s'égare, rentre en toi-même, renonce à jouer un rôle qui révolte la nature et ferait de toi, dont la vie a été si noble jusqu'ici, un exécrable parricide.

—Hélas! je comprends tout cela, Sidi, mais il y a au-dessus de toutes ces considérations une raison bien autrement puissante et qui fait que ma résolution est irrévocable. Je t'en supplie: ne permets pas qu'un autre que le fils d'Abd-Allah soit l'exécuteur de ta justice, et peut-être, ensuite, me jugeras-tu moins défavorablement.

—Eh bien! soit, s'écria le cadi avec indignation. Va! fils dénaturé! Qu'il soit fait selon ton criminel désir, et retire toi de devant mes yeux!

Puis, se tournant vers le bourreau (chaouch) qui se tenait à quelques pas du tribunal, le cadi lui fit signe d'approcher.

—Tu as bien vu, lui dit il, l'officier qui vient de sortir?

—Je l'ai très bien vu, Sidi.

—Dans quelques instants, il rentrera; tu le reconnaîtras sans hésiter?

—Je le reconnaîtrai sans hésiter, Sidi.

—Bien. Cet homme, au moment où je parle, est en train de commettre le plus abominable des crimes. C'est un ingrat, un mauvais fils, un monstre indigne de vivre! A l'instant où il se retirera après m'avoir rendu compte d'une mission dont il vient de se charger, je te ferai signe, et, aussitôt, d'un coup de ton cimeterre, tu lui trancheras la tête!

Pour toute réponse, le chaouch s'inclina très bas en portant la main sur la poignée de son yatagan.

Presque aussitôt, Ben-Ahmed, pâle et chancelant, rentra dans la salle et déposa sur une table, devant le cadi, une main tout ensanglantée. Il avait à peine fait demi-tour, après avoir salué, que, sur le signe convenu, le chouch lui fit sauter d'un seul coup la tête.

Quand Ben-Ahmed fut étendu par terre, son burnous grand ouvert, on s'aperçut avec stupéfaction qu'il n'avait plus sa main droite, et que le sang coulait abondamment du poignet fraîchement tranché.

Ben-Ahmed avait dit à son père: «A ma prière, le cadi te fait grâce complète: Retourne vite chez toi et en mémoire de moi, sois désormais un honnête homme». Et le généreux fils, prenant la place de son père, s'était héroïquement coupé la main droite.

En apprenant ce sacrifice, le plus beau trait de piété filiale qu'ait enregistré l'histoire, le cadi, soudainement envahi par le remords et le chagrin, tomba dans un désespoir violent qui ne commença à se calmer qu'après qu'on eut fait à Ben-Ahmed des funérailles glorieuses, et qu'on eut élevé la petite mosquée, ou marabout, que tu viens de voir et dans laquelle il est enterré.

Et le veillard vénérable à la grande barbe blanche, que tu as vu assis devant la mosquée, psalmodiant incessamment, depuis un temps immémorial, la même chanson mélancolique, c'est un marabout, un saint: c'est Abd-Allah, le père inconsolable de Ben-Ahmed.

L'eau pure est un bienfait que nous
[tenons des dieux,
Ils ont voulu pour nous la répandre
[en tous lieux.
Mais celle d'Abita fait cent fois plus
[de bien.
A 6 c. le gallon, achetez; c'est pour
[rien.

LA NASOLOGIE.

Dis-moi que tu sens, je te dirai qui tu es. Ainsi s'exprime le *Wiener Abendpost*, sur la foi de l'Américain Harry Thurston. Ce savant distingué est le fondateur de la nasologie. Un nasologue est un psychologue qui s'est spécialisé. Il connaît les traits du caractère au choix des parfums. Le parfum, comme le style, est l'homme même. Ceux qui aiment le white rose, le chypre, l'odeur de peau d'Espagne et celle du patchouli sont des sentimentaux. Ils sont sensuels, bavards, paresseux, prodigues. Ils se préparent une vieillesse obèse.... Les brutes aiment le musc. L'aimer en lui préférant un autre parfum est une marque de délicatesse. On fera bien d'user de violette. Il est d'une belle âme de se parfumer à l'eau de Cologne: cette odeur annonce un caractère droit, un esprit cultivé et une intelligence pénétrante. Mais que penser de l'ayapana et du corylopsis? On ne sait. Il révèle des être exceptionnels, hors nature, capricieux, et même un peu pervers. On ne voit point qu'ils soient mauvais; mais le mal termente déjà dans leur cœur.

LES BLEUS.

La grande cour, la vaste cour, l'immense cour si froide de la citadelle est balayée d'une aigre bise d'automne qui fait penser déjà aux frimas de l'hiver. Elle s'étend, vaste, nue, entre les hauts bâtiments qui forment ses quatre faces. Ici, à droite la grille d'entrée, c'est une grande bâtisse à deux étages, aux murs d'un gris sale tirant sur le jaune, percés de nombreuses fenêtres où apparaissent quelques troupiers. A gauche c'est le même bâtiment, avec une simple différence dans la teinte des murs qui sont, ceux ci, d'un jaune tirant sur le brun. Et en face, à plus de cent mètres, c'est la répétition symétrique des deux premiers bâtiments, avec d'autres modifications de teinte, encore, dans la couleur des murs. La face droite de la cour est occupée en son milieu par une construction à un étage, surmontée d'une horloge, entourée d'un minuscule jardinet: c'est l'infirmerie régimentaire. A droite et à gauche, deux constructions toutes basses, aux toits rouges. L'une, percée de petites ouvertures grillées, abrite entre temps les mauvaises têtes du régiment sous le nom intimidant de «locaux disciplinaires». L'autre c'est la lingerie.

Sur la quatrième face sont les cantines et les bâtiments administratifs. Aux quatre coins, trapues, enfumées, les cuisines.... et, dissimulées de leur mieux, des maisonnettes d'une utilité pourtant incontestable.

Puis, aux plaisirs laissés libres, des lavoirs, où quelques pauvres diables s'escriment — les doigts gourds déjà — à laver du linge et des doublures de capotes. Le séchoir est là-bas, devant les locaux disciplinaires, des poteaux de bois, entre lesquels se tendent des fils de fer, où, appendues, des loques claquent au vent.

Une allée d'arbres règne tout autour de la cour immense, qui, en été, doit mettre de la gaieté, mais qui, maintenant, attriste au contraire par les squelettes noirs gémissant sous la bise.

Tout le long de cette allée, des poteaux de bois blancs ont été pressés avec à leur sommet des écriteaux blancs aux lettres noires «Grenoble», «Chambéry», «Chaumont», «Béfort».... lit-on sur les uns. Sur d'autres: «1re Compagnie», «2e Compagnie».... et ainsi jusqu'à la 12e.

Là doivent se réunir les jeunes soldats des recrutements de Grenoble, de Chambery.... et, autour des autres, lorsqu'ils auront appris leur affectation, ceux des différentes compagnies.

Je suis monté au bureau du sergent-major où tout le monde se levait, en se découvrant au mot de «Fixe» poussé à mon entrée. J'ai dit: «Repos!» et tandis que chacun reprenait son travail, j'ai soulevé le rideau de la fenêtre et regardé dans la cour, en tambourinant sur les vitres.

Un sergent est auprès de chaque poteau, et voici qu'une fournée arrive. Ils sont presque tous en blouse et en tricot, nos pauvres conscrits, et ne portent qu'un mince paquet enveloppé d'un mouchoir à carreaux. Quelques-uns sont en veston, râpé pour la plupart. Bien rares sont les redingotes ou les jaquettes.

Tout transis, les nez déjà rouges d'une longue attente au plein air les pauvres recrues vont—tel un troupeau de moutons—où les pousse la voix brutale des sous-officiers. Par petits paquets ceux qui connaissent déjà le numéro de leur compagnie se dirigent vers les poteaux indicateurs. Et là, ils rencontrent un nouveau sergent qui les conduit aux casernements.

Ils montent les larges escaliers sonores en rasant les murs blanchis à la chaux, et ils attendent sur le palier, leur maigre paquet sous le bras. Successivement appelés, ils entrent dans le bureau avec un air craintif de bêtes prises au piège. A peine osent-ils lever les yeux, ils ne savent presque plus leur nom!!!

Ils sont—devant la table où le sergent-major inscrit les renseignements qu'ils fournissent—debouts a tête basse, se faisant bien petits, bien humbles. On dirait de l'interrogatoire de malheureux accusés de crimes épouvantables.

Le sargent-major, un beau garçon brun à la barbe taillée en pointe, à la moustache haut retroussée, aux mains blanches, les interroge.

—Vous, dit-il à un petit, tout petit, aux yeux de lièvre apeuré—une tête de petit ramoneur débarbouillé—de quel recrutement êtes-vous?

—De Chambéry, m'sieu.

—Je ne m'appelle pas monsieur, dit le sous-officier en souriant, sans se fâcher. On m'appelle «chef».

—Oui, m'sieu.

Je m'approche alors, et, forçant les yeux fuyants à me regarder en face:

—Voyez-vous, mon petit, dis-je, il est sergent-major, celui-ci; il a deux galons d'or «larges». Le sergent n'en a qu'un. Le caporal en a deux, rouges. Le capitaine en a trois au bout du bras, mais «minces», le lieutenant deux, le sous-lieutenant un.

Il baisse la tête à chaque explication, tenant obstinément les yeux fixés à terre. Je demande alors.

—Eh bien! moi, qu'est-ce que je suis?

Le petit lance un regard oblique sur ma manche où il n'y a qu'un galon de sous-lieutenant, mais posé par le tailleur à la mode de la rue Richelieu. Et ce galon—point mince du tout—lui paraît si large qu'il s'écrie, enhardi par ce qu'il croit savoir.

—Ben! ben!.... ben! vous êtes sergent, pardi!

L'éducation du président Kruger.

Presse Associée

Atlanta, Gie. 10 mars—Une dépêche de Charlotte, Caroline du Nord, affirme que l'honneur d'avoir élevé le président Kruger du Transvaal revient à un ministre de la Caroline du Nord qui avait été envoyé dans le Sud de l'Afrique, en 1838, par l'Eglise Presbytérienne de Rocky River, près Charlotte, en qualité de missionnaire.

Le Dr Lindsay a été le premier ministre protestant envoyé dans le Sud de l'Afrique. C'est lui qui a converti Kruger par ses prédications. Le Dr Lindsay a pris soin de l'éducation du jeune Kruger, dont il a fait un chrétien fervent et instruit.

Le traité de réciprocité avec la France.

Presse Associée.

New York, 10 mars—Une dépêche spéciale au "Times" dit que le sénateur Spooner s'est exprimé ainsi, à propos du traité de réciprocité avec la France:

Le traité ne sera pas ratifié, cette session. Je ne sais pas s'il a en sa faveur les deux tiers du Sénat; mais je puis certifier qu'il ne sera pas ratifié, durant cette session.

—:o:—

La reine Victoria ne quitte pas ses Etats

Joie qu'on en éprouve en Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 11 mars — La résolution qu'a prise Sa Majesté la reine Victoria de rester dans ses Etats, au lieu d'aller en Italie et la joie qu'on en a éprouvée en Angleterre ne proviennent pas précisement des causes alléguées par la Presse Anglaise.

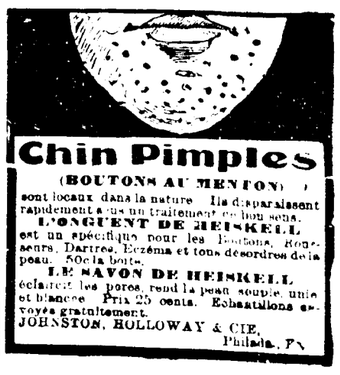
On a appris que le gouvernement italien est de plus en plus inquiet des conséquences que peut avoir ce déplacement pour la sûreté de la Reine, à cause de la recrudescence du mouvement anarchiste qui se produit dans toute l'Europe.

Des renseignements provenant d'autres Etats de l'Europe viennent confirmer les impressions du gouvernement italien. C'est là probablement la véritable cause du changement qui s'est produit dans l'esprit de la Reine. Ses ministres même pensent qu'il est plus sage pour elle de rester dans son royaume, pendant que l'Angleterre est en état de guerre avec l'Afrique.

En tout cas, l'annonce du voyage de la Reine et des fêtes qui auront lieu à ce propos, ont exercé ici une très bienfaisante influence sur les esprits.

Le commerce a repris; les marchands, surtout ceux de la métropole, comptent faire de bonnes affaires.

Voilà longtemps que Londres se plaint de l'absence de la Reine: mais la résolution qu'elle vient de prendre, fait oublier toutes les négligences du passé.

Quant à la Société, en Irlande, elle est dans un état de surexcitation difficile à décrire, à l'approche des fêtes qui vont avoir lieu pendant le séjour de la Reine. En Angleterre même, il règnera certainement quelques appréhensions pour la Reine tant qu'elle n'aura pas retraversé le canal.

—:o:—